

# LAURENCE,

DRAME EN DEUX ACTES,

PAR

THÉODORE BARRIÈRE, MICHEL CARRÉ ET JULES BARBIER,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU  
GYMNASÉ DRAMATIQUE, LE 17 JANVIER 1850.

---

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DE RAMBERT. . . . .	MM. TISSERANT.
MAURICE DE VERNON. . . . .	LAFONTAINE.
JULES D'EMBRUN. . . . .	LANDROL, fils.
MÉNARS. . . . .	FERVILLE.
GUILLAUME. . . . .	ANTONIN.
GERMAIN. . . . .	BORDIER.
LAURENCE, (madame de Rambert). . . . .	M <sup>lle</sup> MELCY.
CÉCILE, sa fille. . . . .	MALVINA.

# ACTE PREMIER.

A NANTES.

(Un salon chez M. de Rambert. Porte d'entrée en face. Deux portes latérales, l'une à gauche, vers l'angle du fond, l'autre au premier plan de droite, conduisant à l'appartement de madame de Rambert; au premier plan à gauche, proche du divan une table élégante, lampes, livres, albums. A droite de la cheminée, devant le foyer placé obliquement, de manière à ce que la personne qui s'y assied soit en vue du spectateur, une chauffeuse; tout près, une sorte de petit bureau roulant; meuble de femme avec plume, écritoire et papier.)

## SCÈNE I<sup>re</sup>.

M. DE RAMBERT, LAURENCE.

RAMBERT, *il va et vient.*

A quelle heure Maurice doit-il venir ?

LAURENCE.

Vous exigez donc absolument que j'aille à ce bal, mon ami ? j'aurais été si heureuse de passer ma soirée... paisiblement à cette place.

RAMBERT.

Triste... comme toujours... et ne disant rien...

LAURENCE.

Nous aurions causé...

RAMBERT.

Et de quoi par exemple ?

LAURENCE.

De notre enfant.

RAMBERT.

A te dire vrai... je croyais que tu l'avais oubliée.

LAURENCE ; *tressaillant.*

Oubliée !

RAMBERT.

Voilà un mois certainement que je ne t'ai entendue prononcer son nom.

LAURENCE, *à part.*

Je n'ose plus.

RAMBERT.

Seras-tu bien heureuse de la revoir au moins ?...

LAURENCE.

Heureuse... (*A part.*) je ne sais pas.

RAMBERT, *à part.*

J'ai failli me trahir... (*Haut.*) Maurice est pourtant exact d'habitude.... il a fallu pour le retenir un motif sérieux, quelque communication peut-être au sujet de son procès.

LAURENCE.

Quel procès ?

Il ne t'a pas dit ?...

RAMBERT.

LAURENCE.

Non.

RAMBERT,

Une affaire déplorable, mon amie, un grand scandale... tu as entendu parler de madame de Villars ?

LAURENCE.

Oui.

RAMBERT.

Elle a vingt-deux ans., son mari en a trente... ils plaident en séparation.

LAURENCE, *troublée.*

Ah !... et M. Maurice ?..

RAMBERT.

Madame de Villars a entendu parler de ses débats au barreau de Paris... elle le sait éloquent, passionné, elle l'a choisi pour la défendre.

LAURENCE.

Et il a accepté ?...

RAMBERT.

Pourquoi non ?

LAURENCE.

Alors, il ne part point ?

RAMBERT.

Non.

LAURENCE, *à part.*

Mon Dieu !

RAMBERT.

Décidément il ne viendra pas. (A Laurence) Laurence...

LAURENCE.

Plaît-il ?

RAMBERT.

Tu ne veux donc pas aller à ce bal ?

LAURENCE.

Non, assurément, si vous refusez de m'y accompagner.

RAMBERT, *avec impatience.*

Ah !... (A part). Mais au fait l'hôtel de Glamarens est à deux pas d'ici, et tandis qu'elle s'entretiendra avec une de ces dames, il me sera facile de m'esquiver ; j'aurais dû songer à cela plus tôt. (Haut). Eh bien, soit... je suis à toi dans un instant...

UN VALET, *annonçant.*

M. Maurice de Vernon,

## LAURENCE.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, MAURICE.

RAMBERT.

Arrivez donc!... (*Bas à Maurice*). Vous ne pouviez pas venir deux minutes plus tôt ?

MAURICE.

Excusez-moi, mais...

RAMBERT, *même jeu*.

La chose est faite maintenant. (*Haut*). Je reviens dans un moment. (*Il sort*).

## SCÈNE III.

MAURICE, LAURENCE.

(*Laurence est assise, Maurice s'appuie sur le dos du fauteuil. Toute cette scène doit être jouée à voix basse*).

MAURICE.

Que veut-il dire?... le savez-vous ?

LAURENCE, *lui montrant des yeux la porte de l'appartement de Rambert*.

Maurice !...

MAURICE.

Il ne peut nous entendre. — Il vient à ce bal ?

LAURENCE.

Oui.

MAURICE.

Ce matin encore il devait rester.

LAURENCE, *inquiète*.

Je ne sais.

MAURICE.

Vous n'êtes pour rien dans cette détermination ?

LAURENCE.

Moi ?

MAURICE.

Vous... soyez franche. (*Il s'approche*). Depuis une semaine... (*Baissant la voix*) vous me fuyez, vous m'évitez... ce soir je voulais une explication, j'avais espéré que vous m'écouteriez ; mais, ce soir encore, vous prétendez, n'est-ce pas, éviter l'ennui d'un tête-à-tête ?

LAURENCE.

Vous m'aviez promis, Maurice...

MAURICE.

Vous l'avouez, il ne voulait pas, vous l'avez supplié.

LAURENCE.

Vous deviez partir...

MAURICE, *avec vivacité*.

Partir !... j'avais promis dites-vous ? écoutez, je vous jure-

rais encore de m'éloigner qu'il serait imprudent à vous de vous fier à ma parole...

LAURENCE.

Ah ! taisez-vous.

MAURICE.

Cette séparation est impossible... vous ne vous êtes pas arrêtée à cette pensée.

LAURENCE, *se levant.*

J'aurai le courage de vous le dire, Maurice... c'est depuis un mois, ma seule espérance.

MAURICE.

Oh ! ne dites pas cela... ou je croirai que vous ne m'avez jamais aimé.

LAURENCE.

Jamais aimé!... Maurice, quelle femme faites-vous de moi ?

MAURICE..

Mais qu'y a-t-il donc alors ? car en vérité rien n'explique cet abandon inattendu !... Non, vous ne pouvez vouloir me quitter !...

LAURENCE.

Il le faut.

MAURICE.

Laurence !

LAURENCE, *elle le repousse.*

Laissez-moi.

MAURICE.

Vous ne m'avez pas tout dit alors. Quel souvenir oublié, tout-à-coup revenu?... quel obstacle... s'élève entre nous... qui nous sépare ?...

LAURENCE.

Ma fille !...

MAURICE.

Votre fille.

LAURENCE.

Oui, je me repens... je me déteste, la raison me revient, et à cette heure seulement, je mesure l'étendue de ma faute... de mon crime!.. C'est la pensée de mon enfant qui m'accable... c'est ce souvenir qui me défendra...

MAURICE.

Laurence !

LAURENCE, *l'arrêtant du regard et du geste.*

Prenez garde !

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, RAMBERT, puis MÉNARS.

RAMBERT, *entrant.*

Partons-nous?.. Ah! mes gants que j'oubliais. (*Il cherche sur la table.*) Ne perdons pas de temps... Maurice, donnez-lui votre bras. (*Ménars paraît sur le seuil de la porte de gauche.*) Ménars!.. (*Laurence et Maurice s'arrêtent. — A demi-voix.*) Elle est là?

MÉNARS, *bas.*

Chut!

RAMBERT.

J'aurais deux mots à dire à Ménars...

LAURENCE.

Nous pouvons attendre.

RAMBERT.

C'est inutile. (*Il les pousse vers la porte.*) Je vous suis.MAURICE, *bas à Laurence.*Venez... (*Il entraîne Laurence.*)

## SCÈNE V.

RAMBERT, MÉNARS, puis JULES D'EMBRUN.

RAMBERT.

Où est-elle?.. où est-elle?.. (*Il s'élançe vers la porte à gauche et il l'ouvre. Appelant :*) Cécile!.. (*Entre Jules.*) Qui êtes-vous, monsieur?

MÉNARS.

M. Jules d'Embrun.

RAMBERT.

Monsieur?

JULES.

Jules d'Embrun... mon nom ne vous est peut-être pas inconnu.

RAMBERT.

En effet...

JULES.

J'ai été assez heureux pendant mon séjour à Nice pour rendre à madame de Lancy un léger service...

RAMBERT.

Qu'elle n'oublie pas, monsieur; ma sœur me parle de vous dans ses lettres... (*A Ménars.*) Ménars, voudras-tu m'expliquer...

MÉNARS.

Comment monsieur se trouve là où vous pensiez rencontrer votre enfant?

Oui.

RAMBERT.

MÉNARS.

C'est bien simple. Mais vous ne m'écoutez pas ! vous êtes d'une vivacité qui me déconcerte !..

RAMBERT.

Eh ! de grâce, Ménars !..

MÉNARS.

Cela ne me regarde pas, je le sais, aussi ne me permettrai-je pas la moindre observation.

JULES, à Rambert.

Mon Dieu, monsieur, voici en deux mots...

MÉNARS, l'interrompant.

Permettez, monsieur. (A Rambert.) Vous ne m'avez pas laissé le temps de vous annoncer monsieur... voilà tout ce qu'il en est et pas autre chose... Je veux vous prévenir, j'entre, vous vous écriez et la porte est ouverte avant que j'aie pu dire un mot. Au reste, les choses se passent toujours ainsi dans la maison ; vous avez beau dire, je ne comprends pas que vous ayez voulu faire à madame Rambert une surprise de l'arrivée de sa fille. Bref, ce qu'il y a de certain, c'est qu'au lieu de mademoiselle Cécile, voilà M. Jules d'Embrun... expliquez-vous donc avec lui. Tout cela ne me regarde pas, et je ne me permettrai pas la moindre observation.

RAMBERT.

Va toujours ! va toujours !.. tu peux te vanter d'être un fameux original, mon pauvre vieux Ménars. Mais enfin !.. Cécile, ma fille ?

JULES.

Vous l'embrasserez demain.

RAMBERT.

Pourquoi?... Où est-elle ?

JULES.

A quatre lieues d'ici, à Fleury, où nous avons été retenus par la maladresse de notre postillon qui a failli nous jeter dans une ravine... nous y avons laissé une roue... le relais, heureusement n'était plus qu'à cent pas, et nous l'avons gagné sans encombre.

RAMBERT.

Et Cécile n'est pas blessée !

JULES.

Non, monsieur, la seule chose qui la préoccupât, c'était votre inquiétude... Madame de Lancy cherchait quelqu'un qui pût vous être envoyé ; j'ai pris la liberté de m'offrir : ces dames ont bien voulu accepter mes services et je suis parti. Quelle

route, monsieur! et quel temps! Heureusement je suis bon cavalier.

RAMBERT.

Merci et pardon, monsieur, de la peine que vous avez prise... vous devez être brisé de fatigue, et si vous le voulez bien, Ménars va donner des ordres...

MÉNARS...

Des ordres?... est-ce que j'ai le droit d'en donner?...

JULES, à Rambert

Je vous suis mille fois reconnaissant, monsieur, mais je ne puis accepter vos offres... J'aurais cependant une faveur à vous demander... Je vais passer un mois, peut-être deux, chez un ami qui est de vos voisins, nous allons tirer quelques lièvres ensemble...

MÉNARS, à lui-même.

Des lièvres? Il n'y en a pas un dans les environs.

JULES, à Rambert.

Me permettrez-vous, monsieur, de me présenter ici pour rendre mes devoirs à madame de Lancy?

RAMBERT, avec intention.

Monsieur, madame de Lancy ne doit rester que deux jours près de nous; il faudra donc revenir bientôt si vous désirez lui faire vos adieux.

JULES, saluant.

Mille grâces, monsieur. (*A part.*) Ce n'est pas tout-à-fait mon compte; enfin, je pourrai toujours revoir Cécile.

RAMBERT.

Un dernier mot, monsieur... A quelle heure du matin pensez-vous que ma sœur puisse quitter Fleury?

JULES.

Vers neuf heures.

RAMBERT.

Je vous remercie, monsieur. A bientôt.

JULES.

A bientôt. (*Il sort.*)

#### SCÈNE VI.

RAMBERT, MÉNARS.

RAMBERT.

Fâcheux retard!... Que dis-tu de ce jeune homme?

MÉNARS.

Il me déplaît.

RAMBERT.

Ma sœur voulait en faire mon gendre.



MÉNARS.

Ah ! encore une tête solide que madame votre sœur.

RAMBERT.

Elle se sera laissé prendre à ses belles paroles... mais si elle le connaissait !

MÉNARS.

Vous le connaissez donc, vous ?

RAMBERT.

Comment ? je ne t'ai pas parlé de lui ? C'est le plus mauvais sujet qui soit au monde.

MÉNARS.

Eh bien, je m'en doutais, monsieur, et je voulais le dégouter de revenir, mais vous m'avez fermé la bouche.

RAMBERT.

Ses assiduités près de Cécile me donnaient quelqu'ombrage, et c'est bien un peu pour cela que j'ai pressé le retour de ma fille... M. d'Embrun est le dernier homme au monde à qui je voudrais la donner.

MÉNARS.

Et vous lui permettez de revenir dans la maison ?

RAMBERT.

Pour faire ses adieux à ma sœur, voilà tout.

MÉNARS.

Oui... Enfin ! cela ne me regarde pas.

RAMBERT.

Eh ! si, cela te regarde, mon bon vieux Ménars, toi qui as suivi toutes les chances de ma fortune, toi qui as fait sauter ma fille sur tes genoux, toi qui as commencé par être mon garçon de bureau et qui as fini par être mon ami. Si, cela te regarde et tu as ton franc parler. — Mais pas un mot de tout ceci à Laurence... elle m'attend... à bientôt, je descends par l'escalier de service, je m'assurerai en sortant que Germain n'a pas oublié les fleurs.

MÉNARS.

Oui, oui. — Il faut que la maison se mette en habits de fête. (*Rambert sort.*)

## SCÈNE VII.

MÉNARS, seul.

Cette chère enfant ! si cependant elle avait couru quelque danger ! Ce jeune homme me l'aurait dit... Je comprendrais qu'il cachât la vérité à M. de Rambert, mais à moi !... Certainement je ne suis pas inquiet, mais je ne serai tranquille que quand elle sera là. — Pauvre enfant que j'endormais autrefois dans son berceau ! Oui, elle pleurerait parce qu'elle ne voulait pas

dormir ; et la petite entêtée ne fermait les yeux que quand je lui avais chanté ma chanson... (*fredonnant*) la ! la ! la ! la ! la !... et elle s'endormait... Ah ! comme le temps passe !...

## SCÈNE VIII.

MÉNARS, LAURENCE.

MÉNARS.

Quelqu'un ! Vous, madame !... Qu'est-il arrivé ?

LAURENCE.

Rien, Ménars, moins que rien, un étourdissement... puis, j'ai marché un peu vite... et je suis lasse.

MÉNARS.

M. de Verbois..

LAURENCE.

Où est-il ?

MÉNARS.

Il ne vous a pas accompagnée ?

LAURENCE.

Si fait... non... je ne sais pas..

MÉNARS.

Vous vous soutenez à peine.

LAURENCE, *d'une voix étouffée.*

Il me semble que ma vie s'en va !...

MÉNARS.

Voulez-vous que j'appelle...

LAURENCE.

Tais-toi... tais-toi... Ménars... laisse-moi...

MÉNARS.

C'est impossible... vous ne pouvez demeurer ainsi... seule, dans cet état...

LAURENCE.

Va ! te dis-je... va, laisse-moi... je ne souffre pas... entends-tu... je n'ai pas souffert... je suis bien... très-bien...

MÉNARS, *en s'en allant.*

Je ne comprends plus rien à ce qui se passe dans la maison ! .. on y fait mystère de tout. C'est un vrai château d'Udolphé... Assurément cela ne me regarde pas, mais... (*Il sort.*)

## SCÈNE IX.

LAURENCE, *seule.*

Mon Dieu !.. mon Dieu !.. (*Elle sanglote, puis après un silence elle se lève : D'une voix résolue*) Je ne serai pas faible et lâche plus longtemps ! — je veux lui écrire. — Il ne reviendra plus, il partira. — c'est horrible ! — il devrait comprendre. — le voir là. — cet homme confiant, que j'ai lâchement trahi... le voir com-

hier, s'appuyant à mon bras, l'entendre parler de repos... d'espérances satisfaites, de dévouement et de vertu à moi!... (Avec énergie) Non, non, je ne veux pas d'une existence pareille, je n'en veux pas! — je me suis perdue... je ne veux pas mentir. — (Elle s'assied et écrit rapidement tout en essuyant ses larmes, puis elle s'arrête et laisse tomber sa tête dans ses mains.) Ma tête, ma tête! — ce souvenir me poursuit... ce baiser me brûle! — oui... il parlait... je ne voulais pas entendre, sa voix me pénétrait... puis, cette salle, cette lumière éclatante... je voulais quitter son bras, je ne pouvais pas, je n'avais plus de forces... c'était comme un rêve!... tout-à-coup, au lieu des clartés qui éblouissaient mes yeux, la nuit!... je devins folle! — il voulut me retenir, je m'arrachai de ses bras et je m'enfuis... oh! ce baiser!...

## SCÈNE X.

LAURENCE, puis RAMBERT,

RAMBERT, à la cantonnade.

Laurence!... elle est là, n'est-ce pas? (entrant) Ah! avais-tu chargé Ménars de défendre ta porte, chère amie?

LAURENCE, froissant dans ses mains la lettre qu'elle a commencée.

Moi?... non...

RAMBERT.

Que t'est-il donc arrivé? Pourquoi as-tu quitté le bal?

LAURENCE.

Je n'étais pas bien. — la chaleur m'a saisie. — j'ai voulu rentrer. — M. de Vernon n'était pas là. — je suis sortie.

RAMBERT.

Et comment es-tu à cette heure?

LAURENCE, à part,

Oh! cette lettre!... (Elle la jette au feu. — voyant que son mouvement a été remarqué). J'ai les mains glacées...

RAMBERT.

Viens... (Il l'accompagne jusqu'à sa chambre.) Ce n'était donc point un caprice que tes refus de tantôt... tu souffrais réellement?

LAURENCE.

Oui.

RAMBERT.

Demain, tu auras l'explication de mon insistance... et tu me pardonneras... je l'espère. — A bientôt.

LAURENCE,

Oui, à bientôt.

## SCÈNE XI.

RAMBERT, MÉNARS.

MÉNARS.

Voyez, monsieur, voilà l'aube qui commence à paraître...  
Un beau jour, ma foi ! que celui qui nous ramène notre enfant.

RAMBERT.

Es-tu bien sûr au moins que nous n'ayons rien oublié ?

MÉNARS.

Rien.

RAMBERT.

Si tu savais la douce émotion que je me promets quand nous entrerons, elle, sa mère et moi...

MÉNARS.

Et moi ?

RAMBERT.

Et toi, Ménars... dans cette petite chambre. — quand je verrai ses grands yeux surpris et charmés, interroger les miens. — puis sa joie quand elle ira de son piano à ses livres. — Je vais donc être père ! — Je vais avoir une famille enfin ! — Il me semble que je redeviens jeune... que je recommence à vivre.

MÉNARS, ému.

Oh ! je sens cela... je comprends.

RAMBERT.

Il ne faudra pas lui en vouloir, si elle ne se souvient plus de tes traits. — elle a oublié ceux de sa mère. — mais elle a la mémoire du cœur. — La dernière fois que je l'ai vue, elle me rappelait que tu pleurais en lui disant adieu. (*Pendant les derniers mots de Rambert, Ménars s'est approché de la cheminée*).

MÉNARS.

Oui, c'est vrai. — adieu, papa Ménars, me disait-elle avec sa voix douce ; et elle me passait ses deux petits bras autour du cou. — Chère enfant ! — Adieu, papa Ménars ! — Adieu, Cécile ! — Il y a dix ans de cela. (*Il s'assoit près de la cheminée*).

RAMBERT.

Oui, dix ans ! (*Après un silence comme s'il rassemblait ses souvenirs*). Après des semaines, des mois... d'inquiétudes poignantes, de larmes, les médecins venaient de déclarer que leur art était impuissant.

MÉNARS.

Quel moment !... Madame presque folle ; Cécile mourante...

RAMBERT.

Je ne désespérerai pas cependant ! — ma sœur partait pour

l'Italie, je lui confiai Cécile. — ils disaient que Dieu seul pouvait la sauver.

MÉNARS.

Et vous en appeliez à Dieu.

RAMBERT.

Il m'a entendu, Ménars! (*Il s'assoit de l'autre côté de la cheminée*). Il nous l'a laissée. — Ah! tu ne la reconnaitras plus... elle a seize ans. (*Il se penche vers le foyer et se relève la lettre de Laurence à la main*). L'écriture de Laurence!... L'air admirable de Nice en a fait une femme charmante!... (*Se levant tout-à-coup*). Dieu!

MÉNARS.

Qu'avez-vous?

RAMBERT.

Non... non... c'est impossible!

MÉNARS.

Ce papier?

RAMBERT.

Elle!... Laurence!... je deviens fou, je crois... sa pâleur... son regard qui évitait le mien... puis, là... (*Il indique le seuil de la chambre de Laurence*). Quand je me suis arrêté... ce tremblement qui l'a saisie... Ménars!...

MÉNARS.

Mon ami...

RAMBERT, *l'écartant.*

Non. — ne lis pas. — moi seul... écoute... je le tuerai!...

MÉNARS.

Mais qui donc?

RAMBERT.

Maurice!

MÉNARS.

M. Maurice!

RAMBERT.

Ménars, ils me trompaient! ils s'aiment!...

MÉNARS.

Impossible!...

RAMBERT.

Tiens, lis... Mais prends donc!

MÉNARS, *prenant la lettre.*

Oh! (*Lisant*). « Maurice, au nom de votre mère, tenez votre promesse! — oubliez celle que vous avez rendue coupable! — oubliez... » Oh!

RAMBERT, *reprenant la lettre.*

Eh bien?

MÉNARS.

C'est horrible !

RAMBERT.

Horrible, n'est-ce pas ? — Qu'ai-je donc fait ? Ai-je commis quelque infamie ! ai-je dans le passé quelque faute odieuse à me reprocher ? — je le voudrais ! — mais non... j'ai été dévoué !... je les aimés avec tout mon cœur. — voilà ma récompense !...

MÉNARS.

Au nom du Ciel ! calmez-vous !

RAMBERT.

Oui, j'ai besoin d'être calme. Il ne faut pas que ma main tremble !...

MÉNARS.

Que voulez-vous dire ?

RAMBERT.

Tu es mon ami, n'est-ce pas ?

MÉNARS.

En doutez-vous ?

RAMBERT.

Je doute de tout aujourd'hui.

MÉNARS.

Qu'attendez-vous de moi ?

RAMBERT.

Il faut que tu me serves de témoin.

MÉNARS, *reculant.*

Un duel !... un duel, bon Dieu !...

RAMBERT.

Oui, qu'as-tu ?

MÉNARS.

Vous battre ! allons donc ! quelle folie ! est-ce possible ? vous battre !...

RAMBERT.

Si tu refuses, j'en prendrai un autre.

MÉNARS.

Mais... voyons... mais c'est affreux, savez-vous ?... vous voir là... devant mes yeux tomber... mort !... non, je ne pourrai jamais...

RAMBERT.

Tu as raison ! la vue seule d'un pistolet te fait pâlir... je devais songer à cela... pardon, mon vieux Ménars... pardon et adieu.

MÉNARS.

Arrêtez ! je verrai... je tâcherai ! j'aurai du courage, (*En pleurant*) Quel malheur ! mon Dieu ! Quel malheur !

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, LAURENCE.

*(Laurence, sans les voir, va droit à la cheminée.)*

LAURENCE.

Le feu a-t-il consumé ma lettre ?

RAMBERT.

Laurence !

LAURENCE, *se retournant et apercevant Rambert et Ménars.*Ah ! *(Rambert la regarde fixement. — Laurence baissant la tête.)* Il sait tout !...RAMBERT, *fait un pas vers le fond,*

Viens, Ménars !...

LAURENCE, *d'une voix suppliante,*

Monsieur !...

RAMBERT, *Ménars le retient.*

C'est à moi que vous voulez parler, madame ?

LAURENCE.

A vous.

RAMBERT.

En ce moment, cela m'est impossible. *(Il veut échapper à la main de Ménars.)* Laisse-moi.

LAURENCE.

Je vous en supplie, monsieur !

RAMBERT.

Au fait... vous étiez souffrante, n'est-ce pas quand vous avez quitté le bal, et M. de Vernon sait trop son monde pour ne pas venir ce matin demander de vos nouvelles. — attendons-le ! — Germain ! *(Germain entre pour éteindre les bougies.)*

GERMAIN.

Monsieur...

RAMBERT.

Si M. de Vernon se présente, introduisez-le.

GERMAIN.

Je crois l'avoir aperçu au bas de l'escalier, monsieur.

RAMBERT.

C'est bien ! — faites-le monter. *(Germain sort.)*

LAURENCE.

Mon Dieu !

*(Rambert s'assied, Laurence est restée debout, il s'en aperçoit, se lève, lui prend la main, la conduit à la chauffeuse ; Laurence terrifiée, muette, obéit et tombe assise.)*

RAMBERT.

Attendons-le, madame. *(Un silence. Ménars au fond.)*

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MAURICE.

GERMAIN, annonçant.

M. Maurice de Vernon.

*(Rambert se lève tout-à-coup).*

MÉNARS, allant à lui.

Mon ami...

*(Laurence se lève aussi).*

RAMBERT, à Ménars.

Quest-ce qui te prend? — *(à Maurice.)* Arrivez donc, Maurice.

MAURICE.

Il était si matin, monsieur, que j'osais à peine me présenter chez vous. — mais, j'avais quitté madame souffrante et je désirais m'informer de sa santé. — Je m'étonne même qu'après une nuit de bal, vous soyez déjà debout, madame...

RAMBERT.

Maurice...

MAURICE.

Plaît-il?

RAMBERT.

Quel est donc ce procès d'adultère qui fait si grand bruit depuis quelques jours? — n'est-ce pas vous qui plaidez pour cette malheureuse femme?

MAURICE.

Oui, pourquoi?

RAMBERT.

Espérez-vous gagner votre cause?

MAURICE.

Qui sait?

RAMBERT.

Les charges sont accablantes. — il y a des preuves.

MAURICE.

On les discutera.

RAMBERT.

Je serais curieux de connaître vos moyens de défense. — et vous, madame?

MAURICE.

Ce sont les secrets du métier que vous voulez que je vous livre?

RAMBERT.

Vous en avez plus d'un sans doute?

MAURICE.

D'abord, madame de Villars a pour elle sa jeunesse.



RAMBERT.

C'est quelque chose.

MAURICE.

C'est beaucoup.

LAURENCE.

Monsieur !...

MÉNARS, *bas à Maurice.*

Taisez-vous.

MAURICE, *à part.*

Qu'y-a-t-il ?

RAMBERT.

Puis, vous auriez bien du malheur n'est-ce pas... si en cherchant un peu, vous ne trouviez pas quelque défaut au mari pour justifier les erreurs de la femme... Puis encore, le ridicule... une arme admirable dans la main d'un homme d'esprit... ami confiant, mari trompé, voilà des noms qui ont toujours fait rire.

LAURENCE, *s'est approchée, elle s'affaisse aux pieds de Rambert. — D'une voix éteinte.*

Monsieur ! (*Mouvement de Maurice et de Ménars.*)

RAMBERT, *avec éclat à Maurice.*

Allons, elle a encore plus de cœur que vous ! (*Ménars s'est approché de Laurence, il la relève, puis il s'éloigne et sort.*)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, moins MÉNARS.

MAURICE.

Que dites-vous, monsieur ?

RAMBERT.

Je dis... (*avec une rage sourde*) que vous êtes un misérable!...MAURICE, *avec emportement.*

Monsieur !...

RAMBERT.

Pas un mot. (*Il s'approche de Maurice.*) Voyons ! quel nom donner, dites-le-moi... à celui qui trahit la confiance d'un ami... ce qu'il y a de plus saint au monde. De quel opprobre marquer celui qui presse dix fois le jour... avec effusion... avec tendresse... la main de l'homme qu'il vole lâchement.

MAURICE.

Qu'il vole !

RAMBERT.

Oui, qu'il vole !... ne m'avez-vous pas tout pris, malheureux ?

LAURENCE, *avec égarement.*

Mon Dieu !...

RAMBERT.

Il sera donc dit qu'un honnête homme ne pourra admettre un ami... à son foyer... sans que cet ami tente de le déshonorer!... Il ne se trouvera pas une femme assez forte pour résister, pas une!... Cela est devenu si commun et si naturel que l'on ne prend plus la peine de s'en cacher; on laisse traîner ses lettres sous les fauteuils ou dans les cendres... et si ce n'est point le mari, c'est un valet qui les ramasse!

MAURICE.

Monsieur...

RAMBERT.

Sortons!

LAURENCE, *elle s'est élancée et se tient devant la porte.*  
Ah!... (*Rambert fait un pas vers elle, la porte s'ouvre.*)

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, MÉNARS, (*un valet portant des fleurs.*)

MÉNARS.

Monsieur!

RAMBERT.

Que me veux-tu?

MÉNARS, *bas.*

Ce sont les fleurs...

RAMBERT.

Va-t-en!...

MÉNARS, *de même.*

Pour votre fille.

RAMBERT.

Ma fille!...

MÉNARS, *à part.*

Il ne se battra pas.

RAMBERT.

Ma fille!... ma vengeance ou ma fille... il faut choisir!

MÉNARS.

Elle sera là tout-à-l'heure.

RAMBERT.

Mais lui!...

MÉNARS.

Mais elle... qui accourt; — que trouvera-t-elle ici?

RAMBERT.

La honte!

MÉNARS.

Le deuil peut-être.

RAMBERT.

Elle en mourra. (*Il vient à Maurice — d'une voix brève.*)

J'allais, monsieur, risquer contre la vôtre une vie qui ne m'appartient pas. — j'oubliais qu'après moi il ne reste plus personne à mon enfant.

LAURENCE.

Personne !...

RAMBERT.

Je ne vous suivrai pas.

MAURICE.

Comme il vous plaira, monsieur.

RAMBERT, *bas*.

Au revoir.

MAURICE.

Je me tiens à vos ordres. (*Il sort.*)

## SCÈNE XVI.

RAMBERT, MÉNARS, LAURENCE.

MÉNARS, *bas*.

Soyez généreux.

LAURENCE, *même jeu*.

Que va-t-il faire de moi ?...

RAMBERT, *il vient à elle*.

Madame, je quitte cette ville. — cette maison est à vous. — vous êtes libre de demeurer ou de partir. — seulement, j'ai une prière à vous adresser.

LAURENCE.

Une prière... de vous à moi... monsieur !

RAMBERT.

Je désire que vous vous retiriez dans votre appartement, jusqu'à ce soir. — Ma fille arrive ce matin.

LAURENCE.

Votre fille !

RAMBERT.

Je ne veux pas qu'elle vous voie.

LAURENCE, *avec un cri*.

Ne pas voir mon enfant ! — Ah ! monsieur... vous avez été clément. — vous pouviez m'accabler. — vous ne l'avez pas fait... merci, monsieur ! — ce n'est pas à vous de partir, c'est à moi. — Je m'en vais, je pars. — je trouverai quelque endroit ignoré d'où je ne sortirai plus. — Demain je serai morte. — mais aujourd'hui laissez-moi embrasser mon enfant.

RAMBERT.

Jamais, madame.

LAURENCE, *se jetant à ses pieds*.

Chassez-moi... chassez-moi devant tous... J'accepte... je

l'ai mérité... mais ne pas la voir... ce serait trop!... vous aurez pitié de moi... vous me laisserez lui prendre la main... Je ne dirai rien... je tâcherai de ne pas pleurer... je ne pleurerai pas...

RAMBERT.

Et que répondrai-je quand elle voudra vous retenir!... lui dirai-je... Ta mère ne peut rester entre nous... Ta mère...

MÉNARS, *bas*.

Mon ami!

RAMBERT.

C'est impossible.

LAURENCE.

Comment, ma fille sera là... et je ne la verrai pas... elle m'appellera et je ne pourrai lui répondre... je ne pourrai la couvrir de mes baisers, de mes larmes!... lui crier... c'est moi, ta mère!... chère enfant, nous serons fortes toutes deux... je te protégerai, tu me défendras...

RAMBERT.

C'était hier qu'il fallait songer à votre enfant.

LAURENCE.

Ah! monsieur... par pitié!

RAMBERT.

Madame, vous l'avez vu... vous l'avez dit... j'ai été patient... les menaces m'ont toujours paru odieuses... il est des paroles que je ne voudrais pas prononcer. — Mais, puisqu'il le faut, écoutez-moi... je ne sais pas ce que je vais dire à ma fille... mais je ne veux pas qu'elle vous voie. — si vous persistez... vous ne la verrez, je vous le jure, qu'après qu'elle aura lu cette lettre!...

LAURENCE.

Mon Dieu!...

MÉNARS.

Mon ami!... (*On entend un bruit de voiture.*)

RAMBERT.

C'est elle.

LAURENCE.

Monsieur...

RAMBERT,

Que je ne vous retrouve plus ici, madame. (*Il sort.*)

### SCÈNE XVII.

LAURENCE, MÉNARS.

LAURENCE.

Perdue pour moi... perdue, ma fille!... est-ce possible!.. nous ne nous verrons plus... jamais... c'est fini...

MÉNARS, *la relevant.*

Pauvre femme !... Comment, il n'y a donc pas moyen d'arranger tout cela... c'est terrible, mon Dieu !... c'est terrible.

LAURENCE.

Ménars ! au nom de ce que vous avez de plus sacré... faites qu'elle au moins ne me déteste pas!—(*Elle court à la fenêtre.*)

La voilà !... c'est elle... il l'embrasse... ma fille... ma fille... oh ! c'est affreux !... cher ange...

CÉCILE, *du dehors.*

Ma mère ! ma mère !...

LAURENCE.

Je l'ai entendue... elle m'a appelée. (*Elle s'élançe vers la porte.*)

MÉNARS.

Elle vient !...

LAURENCE, *reculant.*

Oh ! la lettre !... la lettre !... (*S'élançant et saisissant un portrait suspendu à la paroi de droite.*) Son portrait... Oh ! toi, du moins tu me suivras... chère image de mon enfant. (*Elle recule vers sa chambre en envoyant des baisers vers le fond.*) Ma fille, ma fille... adieu !... (*Elle disparaît.*)

MÉNARS.

Les voici.

### SCÈNE XVIII.

MÉNARS, RAMBERT, CÉCILE.

CÉCILE.

Où est-elle?... ma mère ! (*Courant à Ménars.*) M. Ménars ! dites ?... où est ma mère ?... (*Avec effroi.*) Vous pleurez ?.. mon père !... Ménars !... (*Avec un cri.*) Ah !... ma mère est morte !... (*Elle s'évanouit.*)

RAMBERT, *soutenant Cécile, bas à Ménars.*

Tais-toi.

(*La toile tombe.*)

## ACTE DEUXIÈME.

(*Une salle commune dans un hôtel. Porte au fond. Portes latérales. Fauteuils, table, etc. A droite un escalier.*)

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

GUILLAUME, *seul.*

(*Accent provençal.*)

Allons ! voilà qui est bien. Tout est en ordre... Il n'est pour voir que l'œil du maître, comme on dit... Il y a des gens qui sont nés pour leur métier, moi j'étais certainement né pour te-

nir un hôtel... ça été le rêve de toute ma vie et me voilà, grâce au Ciel, à la tête d'un des plus riches établissements d'Aix en Provence.

## SCÈNE II.

GUILLAUME, JULES, puis LAURENCE.

JULES.

Guillaume !...

GUILLAUME.

Ah bah ! c'est vous, monsieur ! vous n'êtes donc pas sur la route de Paris...

JULES.

Non, écoute : tu m'es dévoué ?

GUILLAUME.

Si je vous suis dévoué ! Je le crois pardieu bien ! Monsieur dépense au moins dix mille francs par an dans mon hôtel.

JULES.

Eh bien ! tu vas remettre ce billet à mademoiselle Cécile Rambert,

GUILLAUME.

A mademoiselle Cécile ! ah ! ah !... je comprends, toujours mauvais sujet,

JULES.

Puisqu'on ne veut pas me la donner pour femme, je l'aurai pour maîtresse... je l'espère.

GUILLAUME.

Ah ! ah !

JULES.

C'est pourquoi... je ne veux pas que l'on me voie ici, d'où l'on me croit parti depuis hier... Je suis allé coucher aux environs et me voilà !... Cette nuit j'espère ne pas repartir seul... Me résoudre à me marier, moi ! et être mis à la porte !... Ah ! pardieu ! c'est trop fort ! ce n'est pas mon amour seulement, c'est mon amour-propre qui est en jeu et nous verrons qui l'emportera de moi ou du père.

GUILLAUME.

Prenez garde !...

JULES.

Ne crains rien... jusqu'à ce soir je me tiens enfermé dans ma chambre.

LAURENCE, paraissant à l'escalier de droite.

Monsieur d'Embrun !

JULES.

Quelqu'un ! Sais-tu quelle est cette dame ?...

GUILLAUME.

Oh ! soyez sans inquiétude, elle ne ne vous connaît pas.

LAURENCE, *à part.*

Je le croyais parti !

GUILLAUME,

Venez ici, je vais vous conduire à votre chambre.

JULES.

Oui, c'est plus prudent. *(Jules et Guillaume sortent.)*

SCÈNE III.

LAURENCE, puis MÉNARS.

LAURENCE.

M. d'Embrun ici ! qu'est-ce que cela veut dire ? il m'a semblé qu'il cherchait à éviter les regards... c'est étrange !... On vient !... ah ! c'est Ménars.

*(Ménars regarde avec précaution autour de lui, puis il s'approche de Laurence et lui serre la main.)*

MÉNARS,

Rassurez-vous, madame ! M. Rambert est avec Cécile. Vous sentez-vous mieux aujourd'hui ?

LAURENCE.

Merci, mon ami, beaucoup mieux... Ne suis-je pas près d'elle !... Mais dites-moi... n'y a-t-il pas eu une explication hier entre M. Rambert et M. d'Embrun,

MÉNARS.

Oui, madame, l'accueil imprudent de madame de Lancy la rendait assez difficile... Vous savez quelle tête a madame de Lancy... Elle a lu beaucoup de romans... je n'aime pas cette littérature... enfin ça ne me regarde pas... Le fait est que les assiduités de M. Jules devenaient inquiétantes. Je l'avais dit à M. Rambert, mais vous le connaissez... Il n'en fait jamais qu'à sa tête... et il n'avait pas voulu m'écouter. On dit : Ce pauvre Ménars ! il est vieux, il faut le laisser jaser et on se moque de lui. Eh bien ! ce pauvre Ménars avait raison et quand M. d'Embrun a exprimé l'intention de nous suivre, M. Rambert s'est enfin décidé à lui dire ce que nous attendions de lui.

LAURENCE.

Qu'a-t-il répondu ?

MÉNARS.

J'aime mademoiselle Cécile, voulez-vous me la donner s'il vous plaît ?

LAURENCE.

Et M. Rambert ?

MÉNARS.

Monsieur, lui a dit M. Rambert, j'en suis bien fâché, mais vous n'aurez pas ma fille... plus poliment que ça. Mais enfin

c'était le sens de ses paroles. Alors ma foi ce jeune homme a pris son parti... Il a fort bien déjeuné, ce qui m'a rassuré sur les suites de son désespoir, et il a pris la route de Paris.

LAURENCE.

Vous croyez ?

MÉNARS.

Parbleu ! j'en suis sûr, je l'ai vu monter en voiture.

LAURENCE.

Eh bien ! il est revenu, il est ici.

MÉNARS.

Hein ? qu'est-ce que vous dites ?

LAURENCE.

Je vous dis qu'il est ici, je l'ai aperçu tout-à-l'heure.

MÉNARS.

Oh ! le fourbe ! et dans quel dessein ?

LAURENCE.

Le sais-je, moi?... n'importe il faut prendre garde, Ménars.

MÉNARS.

Soyez tranquille ! J'aurai l'œil ouvert, au reste il ne sera pas longtemps dangereux, car nous partons demain.

LAURENCE.

Demain ! (*Signe affirmatif de Ménars.*) Et vous allez ?..

MÉNARS.

En Italie.

LAURENCE.

Si loin ! (*Un silence.*) n'importe ! Je la suivrai.

MÉNARS.

Quoi ? madame...

LAURENCE.

Il y a huit jours... quand vous êtes venu me trouver... vous souvenez-vous de vos paroles ? Que me demandiez-vous ? d'être prudente ? je vous en fais juge... l'ai-je été ?... Hier encore dans ce jardin... n'est-elle pas venue s'asseoir à mes côtés... et ne suis-je pas restée... immobile... alors que tout mon être s'élançait vers elle !... muette, alors que tout en moi me criait... ton enfant !... Non, Ménars, ne craignez pas que je me trahisse...

MÉNARS.

Chut ! Rambert !

LAURENCE.

Adieu !... adieu ! Ménars. (*Elle rentre chez elle.*)



## SCÈNE IV.

RAMBERT, MÉNARS. (*La nuit tombe.*)

RAMBERT.

Ah ! c'est toi, Ménars... As-tu quelque chose qui te retienne ici ?

MÉNARS.

Non... pourquoi ?

RAMBERT.

Je voulais te prier de m'accompagner.

MÉNARS.

Où cela ?

RAMBERT.

Où tu voudras, mon ami... pourvu que nous marchions longtemps.

MÉNARS.

Quoi ? si tard !...

RAMBERT.

Qu'importe ? la nuit est claire.

MÉNARS.

Soit ! Et notre enfant ?

RAMBERT.

Plus calme... mais toujours des larmes !

MÉNARS.

Toujours !

RAMBERT.

C'est en vain qu'elle les efface, mon ami... Je les vois... je les compte... elles me brûlent ! à quel supplice suis-je condamné, mon Dieu !... Voir souffrir mon enfant, quand d'un mot...

MÉNARS.

Et ce mot... pourquoi ne pas le prononcer ?

RAMBERT.

Comment lui avouer ?... comment lui dire !... Oh ! le souvenir de mon injuste est encore là !... Je n'ai pas oublié !

MÉNARS.

Oubliez... pour Cécile.

RAMBERT.

Tais-toi !... ne lui ai-je pas déjà sacrifié mon honneur !

MÉNARS.

Allons ! voilà les grands mots !

RAMBERT.

Je n'ai pas eu le courage de m'arracher de ses bras pour aller me venger !

MÉNARS.

Et vous avez eu raison, morbleu ! vous vous seriez fait tuer

peut-être!... vous ne seriez plus là pour remplacer sa mère...

RAMBERT.

Oui, sa mère... qu'elle ne doit plus connaître... sa mère que je ne saurais suppléer...

(*Il s'assied la tête dans ses mains.*)

MÉNARS, à part.

Si j'osais... non pas encore!... Et M. d'Embrun... lui en parlerai-je? à quoi bon? Je m'en charge, moi, de ce petit monsieur.

RAMBERT.

Et pourtant c'est impossible... oui, tant que cet homme vivra, c'est impossible.

MÉNARS.

Mon ami...

RAMBERT, comme se réveillant.

Quoi?

MÉNARS.

Sortons-nous?

RAMBERT.

Oui, viens!

MÉNARS, à part.

Je suis tranquille, sa mère est là, je lui apprendrai en chemin ce qu'il faut qu'il sache... et peut-être...

(*Guillaume paraît au fond. — Il pose une lampe sur la table.*)

RAMBERT.

Ah! M. Guillaume vous avez commandé les chevaux pour demain, n'est-ce pas?

GUILLAUME.

Oui, monsieur.

RAMBERT.

Eh! bien!... non... je ne sais... Nous verrons.

### SCÈNE V.

GUILLAUME, seul.

Décidément, je crois que ce monsieur n'est pas tout-à-fait dans son bon sens. Depuis qu'il est ici, je ne l'ai pas vu une fois tranquille! Il va, il vient, il parle tout haut!... c'est une fièvre perpétuelle. Que diable peut-il avoir? l'autre est raisonnable au moins! (*Après s'être assuré que Rambert et Ménars sont sortis.*) Voyons! il s'agit de remettre ce petit poulet à notre belle demoiselle... Acquittons-nous glamment de notre commission, (*Il frappe à la porte de Cécile.*)

## SCÈNE VI.

GUILLAUME, CÉCILE, puis LAURENCE.

CÉCILE, *entr'ouvrant sa porte.*

Ah ! Monsieur Guillaume, c'est vous ?

GUILLAUME.

Oui, mademoiselle.

CÉCILE.

Que me voulez-vous ?

*(Laurence paraît sans être aperçue.)*GUILLAUME, *bas.*

Voici une lettre...

LAURENCE, *à part.*

Une lettre !

GUILLAUME, *à Cécile.*

Pour vous...

CÉCILE, *étonnée.*

Pour moi !

GUILLAUME.

De M. Jules d'Embrun.

LAURENCE, *à part.*

Je m'en doutais.

CÉCILE.

De M. Jules ! *(Elle prend la lettre)* Merci, M. Guillaume.GUILLAUME, *à part.*Le poisson a mordu. *(Apercevant Laurence)* Aie !... Est-ce qu'on nous a vus !... on dirait que cette dame se place toujours là en observation. *(Haut.)* Mademoiselle n'a plus rien à me commander ?

CÉCILE.

Non, merci.

GUILLAUME.

Allons... conservez-vous !...

CÉCILE.

Que peut-il m'écrire ? *(Elle aperçoit Laurence et cache la lettre.)*

LAURENCE.

Inspirez-moi, mon Dieu !

## SCÈNE VII.

LAURENCE, CÉCILE.

LAURENCE.

Pardon, mademoiselle...

CÉCILE.

Madame...

LAURENCE.

Je voudrais...

CÉCILE, *allant à elle.*

Qu'avez-vous ?

LAURENCE, *reculant avec crainte.*

Rien.

CÉCILE.

Vous vous soutenez à peine, madame, asseyez-vous. (*Elle l'aide à s'asseoir*) Êtes-vous mieux ainsi ?

LAURENCE.

Oui.

CÉCILE, *à part.*Elle est belle. (*Cécile oublie sa main sur les genoux de sa mère. Laurence hésite, puis lentement approche la sienne et la saisit.*)

LAURENCE.

Sa main... dans la mienne ! (*Tressaillant*) oh !

CÉCILE.

Vous souffrez encore ?

LAURENCE.

Non, non... (*Lui serrant convulsivement la main.*) Merci, cet instant... quelque rapide qu'il ait été... je ne l'oublierai pas, je n'oublierai rien... ni vos traits... (*À part.*) Mon enfant !... (*Haut.*) Ni le tendre empressement qui vous a portée vers moi... une inconnue (*Plus bas avec un sanglot.*) Une étrangère... vous êtes accourue à mon premier cri sans hésiter... soyez bénie... sois bénie... (*D'une voix éteinte.*) Ma fille !CÉCILE, *tressaillant.*

Madame, ne m'appellez pas ainsi.

LAURENCE, *avec anxiété.*

Qu'ai-je dit ?

CÉCILE.

Ma mère est morte, madame !

LAURENCE, *frémissante, — bas.*Elle porte mon deuil. (*S'oubliant encore.*) Cécile...

CÉCILE.

Qui vous a dit mon nom ?

LAURENCE, *troublée.*M. Guillaume l'a prononcé tout-à-l'heure, chère enfant, j'ai réveillé des souvenirs douloureux, pardonnez-moi... j'ai les miens. Vous avez perdu votre mère... moi, j'ai perdu ma fille... J'ai cru la retrouver en vous voyant ! (*Avec tendresse.*) Elle avait ce front charmant (*Elle s'approche.*) Ces cheveux... ce regard... (*Elle se détourne en sanglotant.*)CÉCILE, *à part, émue.*

Elle pleure.

Oh! cette lettre...

LAURENCE.

CÉCILE.

Vous avez bien souffert ?

LAURENCE.

Oui.

CÉCILE.

Mais vous étiez là du moins... son dernier baiser vous l'avez reçu... son dernier souffle vous l'avez recueilli... son image est en vous, rien ne saurait l'en arracher.

LAURENCE.

Oh ! rien.

CÉCILE.

Moi, il faut que je cherche, que je me souvienne... j'étais loin... Si j'avais été là, je l'aurais si bien entourée de mes bras que Dieu me l'eût laissée.

LAURENCE.

Cécile...

CÉCILE.

Pauvre mère !

LAURENCE.

Cécile, votre père vous reste... votre père qui vous aime, puis vous avez sans doute une amie, à qui dans les heures difficiles vous demandez conseil.

CÉCILE.

Non.

LAURENCE.

Donnez-moi donc ce titre, mon enfant... c'est au nom de cette mère que vous pleurez et qui vous entend que je vous parle... que je vous prie... ayez confiance... j'étais là... j'ai vu...

CÉCILE.

Quoi ?

LAURENCE.

Ce billet...

CÉCILE.

Vous connaissez M. d'Embrun, madame ?

LAURENCE.

Oui... par pitié, Cécile, par pitié pour vous-même, donnez-moi ce billet.

CÉCILE.

Mais, madame, M. d'Embrun est un honnête jeune homme, pourquoi ne l'irais-je pas ce qu'il m'écrit ?

LAURENCE.

Vous l'aimez donc, pauvre enfant ?

CÉCILE.

Comme un ami... Je lui parlais de ma mère et il cherchait à me consoler.

LAURENCE.

Eh bien ! je vous le répète, Cécile ! si votre mère était là, elle vous dirait n'écoutez pas ce jeune homme, ma fille, il n'est pas digne de toi. Son amour n'est qu'un piège... prends garde !

CÉCILE.

Mais, madame...

LAURENCE.

Ce billet, Cécile, donne-moi ce billet...

CÉCILE.

Quelle étrange puissance avez-vous donc sur moi, madame ?  
(Elle lui tend la lettre.)

LAURENCE, prenant la lettre.

Merci ! (Elle l'embrasse.) maintenant, chère enfant, allez dormir... dormez de ce bon sommeil que je ne connais plus. Vous avez bien agi, vous êtes un noble cœur ! croyez-moi, c'est votre mère qui vous a conseillée, et de là-haut elle veille sur vous !...

CÉCILE.

Oh ! je vous crois, madame.

LAURENCE.

Adieu, Cécile ! adieu ! (Cécile entre dans sa chambre.)

## SCÈNE VIII.

LAURENCE, puis MAURICE.

LAURENCE.

Chère enfant ! ah ! voyons cette lettre (Elle l'ouvre et lit.)  
Un rendez-vous !... que faire ? faut-il prévenir M. Rambert ?  
Non ce serait une querelle... Je la sauverai sans eux.

MAURICE, du dehors.

M. Guillaume !...

LAURENCE, se retournant.

Cette voix ! Oh ! mon Dieu !

MAURICE, entrant.

M. Guillaume !

LAURENCE.

Lui !

MAURICE.

Laurence !

LAURENCE.

Vous encore ! vous ici ! vous me poursuivrez donc toujours ?... (Elle veut fuir, il la retient.)

MAURICE.

Je vous croyais en Italie?... Je courais sur vos pas... Laurence! Il y a cinq jours j'ai découvert votre retraite... vous la quittez comme j'arrivais... je vous ai suivie... et voici ce que j'ai à vous dire : « Vous êtes seule... sans ami, sans ressource... Est-ce vrai?

LAURENCE.

C'est vrai... mais que me voulez-vous?

MAURICE.

Cette liberté... ce repos, dont vous jouissiez... c'est moi qui vous les ai enlevés? je dois vous les rendre.

LAURENCE.

N'achevez pas, monsieur...

MAURICE.

Laissez-moi acquitter cette dette sacrée, et avant de prononcer, Laurence, songez que je pars, que vous ne me verrez plus.

LAURENCE.

Adieu...

MAURICE.

Mais vous ne comprenez donc pas que je vous aime encore...

LAURENCE.

C'est parce que je l'ai compris, monsieur... que je refuse.

MAURICE.

Alors, c'est que vous en aimez un autre.

LAURENCE.

Ah! monsieur! (*Amèrement*). Mais oui, vous avez raison, la femme qui a oublié ses devoirs une fois, est une femme perdue!

MAURICE.

Que dites-vous?

LAURENCE.

Elle appartient au premier venu! Elle est à qui veut la prendre! vous avez raison, et c'était à vous de me le dire!

MAURICE.

Laurence!...

LAURENCE.

Je n'ai plus de fille, monsieur, et c'est vous qui me séparez d'elle! et c'est elle que je suis de loin, en étrangère et sans oser approcher!...

MAURICE, tombant à genoux.

Ah! Laurence!... pardon!... pardon!... de tout le mal que je vous ai fait! que ne puis-je au prix de ma vie le réparer!... voyons! que vous faut-il? mon sang! dites! il serait sitôt versé. (*Il lui baise les mains*).

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, RAMBERT, MÉNARS.

RAMBERT, à Ménars.

Tu ne m'as pas tout dit, Ménars. Regarde (*Laurence pousse un cri, Rambert vient à Laurence*). Je venais vous dire d'aller embrasser votre enfant.

LAURENCE, à part.

Mon Dieu! (*Elle tombe accablée sur un fauteuil et se cache la tête entre les mains*).

RAMBERT, à Maurice.

Et vous, monsieur! vous trouverai-je donc toujours sur mon chemin... Cette fois du moins, je ne vous laisserai pas échapper... (*A demi-voix*). Au point du jour à la porte Dauphine, y serez vous?...

MAURICE.

J'y serai.

RAMBERT.

C'est bien, monsieur. (*Il rentre chez lui*.)

## SCÈNE X.

LAURENCE, MAURICE, MÉNARS.

LAURENCE, se levant et allant à Maurice.

Je ne veux pas que vous vous battiez!

MAURICE.

Et que voulez-vous donc que je fasse?

LAURENCE.

Cherchez!... trouvez!... mais ne vous battez pas.

MAURICE.

Et mon honneur, Laurence!...

LAURENCE.

Votre honneur! ah! vous osez parler de votre honneur à moi!... et c'est à tuer cet homme que vous placez l'honneur!...

MÉNARS.

Rassurez-vous, madame, ils ne se battront pas!...

LAURENCE.

Vous me le promettez!...

MÉNARS.

Ils ne se battront pas, je vous le promets. Allez! allez!... madame!

(*Il la conduit jusqu'à sa chambre. — Laurence rentre chez elle*).

## SCÈNE XI.

MAURICE, MÉNARS.

MÉNARS.

J'ai deux mots à vous dire, monsieur.

MAURICE.

Parlez, monsieur Ménars.



MÉNARS.

Quels seront vos témoins ?

MAURICE.

Deux soldats de la garnison, sans doute.

MÉNARS.

C'est bien ! ce n'est pas avec monsieur Rambert que vous vous battez.

MAURICE.

Comment ?

MÉNARS.

C'est avec moi. Je me bats à sa place.

MAURICE.

Vous, monsieur Ménars ?

MÉNARS.

Moi-même, monsieur, c'est une idée qui m'est venue tout-à-l'heure... Je ne suis pas batailleur, vous le savez, puisque j'ai attendu jusqu'à soixante ans pour avoir mon premier duel... mais je ne laisse rien après moi, les miens sont morts... ma vie n'importe guère à personne, et je me suis dit qu'en définitive, il valait mieux être tué que de laisser tuer M. Rambert dont l'existence est encore nécessaire à quelqu'un.

MAURICE.

Mais...

MÉNARS.

M. Rambert a tant fait pour moi que je puis bien faire quelque chose pour lui... et pour sa fille, monsieur, que j'aime comme mon propre enfant... elle me pleurera, j'en suis sûr... pauvre Cécile!... mais enfin je ne suis pas son père, et elle se consolera plus vite, je vous le répète, cela vaut mieux ainsi.

MAURICE, *tout ému.*

Ah ! monsieur !...

MÉNARS.

Quoi donc ?

MAURICE.

Je vous écoute et je vous admire !...

MÉNARS.

Oh ! cela n'en vaut pas la peine, je vous assure, ainsi cet arrangement vous convient.

MAURICE.

Non, monsieur, je ne puis pas me battre avec vous !...

MÉNARS.

Pourquoi donc ?

MAURICE.

Un vieillard..

MÉNARS.

Raison de plus, le peu de jours que vous lui enlèverez ne vaut pas la peine qu'on s'en inquiète.

MAURICE.

Non, jamais...

MÉNARS.

Prenez garde, monsieur, je suis résolu à me battre, et si vous refusez encore, je vais vous insulter.

MAURICE.

Assez, monsieur, assez !

MÉNARS.

Vous consentez ?

MAURICE.

Oui. (*Ménars chancelle et s'appuie sur une chaise*). Qu'avez-vous ?

MÉNARS, se redressant.

Moi, rien, monsieur ! (*A part.*) Allons, Ménars !... est-ce que tu serais un lâche !...

MAURICE.

Je vais vous attendre à l'entrée du parc.

MÉNARS, à part.

C'est bien, monsieur !... J'irai... je ne sais pas comment, mais enfin... j'irai...

(*Ménars entre chez Rambert. — Maurice sort par le fond. — Jules paraît à l'escalier de droite*).

## SCÈNE XII.

JULES, puis CÉCILE.

JULES, entrant un peu gris.

Ce diable de bourgogne m'a monté à la tête. La petite a la ma lettre sans doute... elle viendra... (*S'arrêtant*). Hein ? n'entends-je pas... là... derrière cette porte... non... tout le monde dort, je me trompais... descendons. (*On entend sonner deux heures*).

CÉCILE, sortant de sa chambre.

Deux heures du matin et je n'ai pas revu mon père, cela m'inquiète.

JULES.

C'est elle ! (*Il baisse la mèche de la lampe*).

CÉCILE.

Ah !

JULES.

Cécile !

CÉCILE.

Qui m'appelle ?

JULES.

Cécile !...

CÉCILE.

Qui est là ?... qui êtes-vous ?...

JULES.

C'est moi, Cécile ! moi Jules d'Embrun, votre ami.

CÉCILE.

Vous ici... à cette heure !

JULES.

Ecoutez-moi ! vous avez reçu ma lettre, et vous êtes venue.  
Je vous en remercie, j'ai voulu vous voir, vous dire que  
je vous aime, Cécile... et qu'il faut que vous soyez à moi.

CÉCILE.

Monsieur !...

JULES.

Venez !...

CÉCILE.

Laissez-moi !

JULES.

Cécile !... je t'en supplie !... (*Entre Laurence.*)

CÉCILE.

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi !

LAURENCE.

C'est la voix de Cécile !

JULES.

Viens, te dis-je, tout est prêt pour notre fuite... une chaise  
de poste nous attend... et demain...

CÉCILE.

Mon père ! mon père !

JULES.

S'il me trouve ici il me tuera !

CÉCILE.

Oh ! mon Dieu ! sauvez-moi !

LAURENCE, s'élançant entre elle et Jules.

Cécile !...

JULES.

Ah !... (*Cécile tombe dans les bras de Laurence.*)

LAURENCE, bas à Jules.

Sortez !...

JULES.

Qui donc êtes-vous ?

LAURENCE.

Sa mère !

JULES.

Sa... mère !

LAURENCE, *avec autorité.*

Sortez! (*Elle se penche sur sa fille en la couvrant de baisers*). Cécile! mon enfant!...

(*Jules sort en voyant s'ouvrir la porte de Rambert*).

**SCENE XIII.**

CÉCILE, LAURENCE, RAMBERT, MÉNARS

RAMBERT.

Ma fille!... vous, madame! qu'est-il donc arrivé?

LAURENCE.

Elle vous le dira, monsieur! (*Elle sort*).

**SCENE XIV.**

LES MÊMES, moins LAURENCE. *Le jour commence à paraître.*

RAMBERT.

Pauvre enfant! vois! ses mains sont froides!... Cécile!

CÉCILE.

Qui me parle?... est-ce toi, père? (*Elle ouvre les yeux*).  
Ah! Dieu soit loué!... mais où donc est-elle?

RAMBERT.

Qui?... cette femme!... tu la connais?

CÉCILE.

Depuis ce matin seulement. Mais c'est ma mère qui l'envoie pour me sauver.

RAMBERT.

Te sauver!... et de qui donc?

CÉCILE, *avec effroi.*

De lui.

MÉNARS.

M. d'Embrun, sans doute. (*Cécile fait signe que oui*).

RAMBERT.

Quoi! c'était lui! Oh! l'infâme!... (*Fausse sortie*).

MÉNARS, *le retenant.*

Restez...

RAMBERT.

Chère enfant!... (*Bas à Ménars*). C'est elle qui la sauve, Ménars! tu le vois, sa mère la protégerait mieux que moi! (*Se rapprochant de Cécile*). Tu l'aimais donc ce jeune homme?

CÉCILE.

Oh! je ne l'aime plus, je vous jure.

RAMBERT.

Pourquoi ce trouble; as-tu des secrets pour Ménars?

MÉNARS.

Je m'en vais.

RAMBERT.

N'es-tu pas avec moi son meilleur ami et... si d'aventure il m'arrivait malheur...

CÉCILE.

Mon père !...

MÉNARS.

Quelle idée.

CÉCILE.

Est-ce qu'il faut avoir de ces vilaines pensées-là ?

RAMBERT.

Embrasse-moi. (*A Ménars*). Voici le jour.

MÉNARS.

Oui... oui. (*A part*). Déjà !

RAMBERT, tirant un papier de sa poche.

Tiens.

MÉNARS.

Quoi donc !

RAMBERT.

Pour Cécile... si je suis tué... je lui rends sa mère. (*Se retournant vers Cécile*). Encore un baiser !... viens-tu, Ménars.

MÉNARS, bas.

Tout-à-l'heure... je vous suis... il faut que j'aie chercher vos témoins.

RAMBERT, de même.

Va donc ! J'attendrai là-bas à la porte Dauphine.

MÉNARS, à part.

Et moi à l'entrée du parc.

RAMBERT, bas.

Tu trembles, pauvre homme ?

MÉNARS, de même.

Ce n'est rien. Allez ! allez !

(*Rambert sort*).

CÉCILE.

Mais qu'y a-t-il donc, monsieur Ménars ?

MÉNARS.

Rien, mon enfant ; bientôt nous serons tous heureux !... Tenez ! prenez cette lettre, et quand je serai parti, lisez-la ! Elle est de votre père. (*Il lui donne la lettre de Rambert. — A part.*) Plus tard, il serait trop tard ! (*Haut.*) Adieu, Cécile ! adieu, ma fille ! (*A part*). A la grille du parc ! (*Il la baise au front et sort.*)

## SCENE XV.

CÉCILE, puis LAURENCE.

CÉCILE.

C'est étrange ! tout m'inquiète ! tout me fait peur !.. Voyons ! (*Elle ouvre la lettre.*) Ah ! qu'ai-je lu ! Est-ce possible, mon Dieu !

LAURENCE, entrant.

Partir sans la revoir !... non, je n'en ai pas le courage !..

CÉCILE.

Oui ! oui ! c'est elle !.. je le sens là... mon cœur me l'avait dit !

LAURENCE

La voilà !

CÉCILE,

Elle que j'ai tant pleurée !

LAURENCE.

Cécile !...

CÉCILE,

Ma mère !

LAURENCE, *épouvantée.*

Que dit-elle?...

CÉCILE.

Ma mère !...

LAURENCE, *la relevant.*

Ta mère... votre mère !... moi... non !... une amie, rien de plus.

CÉCILE.

Une amie !... est-ce qu'une amie m'eût protégée comme tu l'as fait... D'où te seraient venues, réponds, ces paroles que tu m'as dites, ces paroles que mon père lui-même n'a jamais su trouver... et ces larmes quand je pleurais... Ah ! tu le vois bien, tu t'es trahie, ma mère.

LAURENCE, *éperdue. suppliante.*

Tais-toi... tais-toi !

CÉCILE, *avec désespoir, d'une voix étouffée.*

Vos bras ne se sont pas ouverts...

LAURENCE.

Mon Dieu !...

CÉCILE, *chancelante.*

Oh ! ne dites rien. Je ne vous en veux pas... mais j'en mourrai.

LAURENCE, *la saisissant avec explosion.*

Mourir ! que parles-tu de mourir... mais, malheureuse enfant, ne comprends-tu pas que si je mentais, si je te résiste, c'est que ma vie est attachée à cet aveu que tu réclames... Et si ce n'était que ma vie encore ! j'aurais parlé déjà !...

CÉCILE, *avec un cri.*

Ah ! tu l'avoues ; enfin !...

LAURENCE.

Eh bien ! oui... viens, viens, ma fille.

CÉCILE.

Ma mère !

LAURENCE, *la tenant embrassée.*

Ma bien-aimée... ma fille !

CÉCILE,

Dis... répète, que je t'entende, que je te croie...

LAURENCE, *souriant.*Laisse-moi te regarder... Je ne te connais pas... (*Avec amour.*)

Tu es bien belle... J'ai été cruelle tout-à-l'heure, te repousser, moi... si tu savais ce que m'a coûté mon courage.

CÉCILE.

Ce moment efface tout... Tu m'appartiens... je suis à toi... nous ne nous quitterons plus,

LAURENCE, *vivement.*

Qu'as-tu dit? (*Elle s'éloigne.*)

CÉCILE.

Où vas-tu ?

LAURENCE, *avec égarement.*

Parle bas... adieu... On pourrait t'entendre... ce bonheur ne m'était point permis.

CÉCILE, *l'arrêtant,*

Explique-toi... l'erreur où vous m'avez laissée... ce long éloignement... tout cela m'épouvante... qu'y a-t-il donc entre nous ?

LAURENCE.

Oh ! ne cherche pas à comprendre !... Ton père...

CÉCILE.

C'est lui qui m'envoie.

LAURENCE.

Ton père !...

CÉCILE, *lui donnant la lettre.*

Cette lettre...

LAURENCE.

Oh ! je comprends !... il ne pouvait me la rendre qu'en allant risquer sa vie. (*Elle s'élançe vers la porte du fond.*)

CÉCILE.

Où vas-tu ?

LAURENCE, *suppliante.*

Laisse-moi.

### SCENE XVI.

LES MÊMES, MÉNARS, puis RAMBERT.

LAURENCE.

Vous les avez vus, Ménars... où sont-ils ?...

MÉNARS.

Mort !...

LAURENCE.

Mort ! qui donc ?

MÉNARS.

M. de Vernon.

CÉCILE.

Et qui l'a tué ?...

MÉNARS.

Moi...

CÉCILE.

Vous, monsieur Ménars.

MÉNARS.

Il m'avait insulté.

RAMBERT, *se précipitant en scène.*

Ménars ! mon ami, qu'as-tu fait ?...

MÉNARS, *bas en montrant Cécile*

Silence, devant elle.

LAURENCE.

Adieu, Cécile, il faut que je parte.

CÉCILE.

Partir ! partir ! eh bien ! non... c'est un jeu trop cruel aussi !... je veux savoir enfin pourquoi depuis un an on me laisse porter le deuil de ma mère, quand ma mère est vivante !

RAMBERT.

Tu le veux, Cécile...

LAURENCE, *avec prière.*

Monsieur...

RAMBERT, *à demi-voix.*

J'ai été coupable... j'ai une faute à me reprocher, ma fille.

LAURENCE.

Oh !

RAMBERT, *continuant*

Si je me suis tû quand tu t'es écriée ma mère est morte ! Si je me tais depuis un an, c'est que le courage m'a manqué pour te dire : ta mère est vivante, mais elle me fuit... tu m'aurais quitté pour la suivre. (*Venant à Laurence d'une voix douce.*) Ce n'est point en mon nom que je vous parle, c'est au nom de cet enfant, et vous m'entendrez... vous l'avez vu, vous seule savez la protéger... sans vous aujourd'hui elle ne saurait vivre, et je mourrais sans elle... Demeurez parmi nous.

LAURENCE, *défaillante.*

Monsieur...

RAMBERT.

Laurence !...

LAURENCE, *à Rambert en s'inclinant.*

Comment m'acquitter jamais !

RAMBERT, *bas.*

En sauvant son enfant, la mère a purifié l'épouse... (*Laurence va pour tomber à genoux.*) Prenez garde, elle vous voit.

(*Cécile se jette dans les bras de Laurence. — La toile tombe.*)

FIN.